

DEFERT

————— 3-86
Châlons 1886-89
—————

Un des derniers courriers de Madagascar nous a apporté la nouvelle du décès de notre camarade Defert, enlevé prématurément par une insolation. La congestion n'a pas pardonné : en vingt-quatre heures elle a accompli son œuvre meurtrière.

Cette perte nous est d'autant plus sensible, à nous personnellement, que nous avons connu Defert dans la grande île, que nous l'avons vu à l'œuvre et qu'il nous a été permis de l'apprécier. Nous faisons le plus grand cas de ses rares qualités. Pour obliger qui que ce soit, il se dépensait, il se multipliait, sans jamais compter. A nous-même, il rendit maints services dont nous lui avons gardé une profonde reconnaissance.

C'est surtout dans ces contrées lointaines, où l'on se trouve sans appui moral, privé de tout, et où le spleen ne tarde pas à vous gagner, que l'on est heureux de trouver une telle abnégation de soi-même, nous allions écrire un tel dévouement.

Defert était un jeune; il appartenait à la promo-

tion 1886. A sa sortie de Châlons, il entra comme dessinateur aux ateliers et forges réunis de Saint-Denis, où il fut vite remarqué.

Il procédait aux essais du bateau à vapeur qui avait été commandé par M. Suberbie à ces ateliers, lorsque celui-ci, remarquant sa compétence, lui demanda à le suivre à Madagascar.

Defert accepta, et la mission de mettre le bateau en service sur l'Ikopa lui fut confiée.

A notre arrivée à Nossi-Bé, il en dirigeait le montage. Là n'était pas la plus grande difficulté; il s'agissait, en effet, de conduire ce bateau à Maévatanana, et il n'était pas construit pour tenir la mer. Il fallait donc longer la côte de Nossi-Bé à Majunga, au milieu de dangers sans nombre. Le combustible, du bois, manquait souvent; à chaque instant on était obligé de s'arrêter pour en renouveler la provision.

Lorsque l'on arriva sur l'Ikopa, il fallut compter avec les bancs de sable mouvants du fleuve, où trop fréquemment on s'échoua. Payant de sa personne, tour à tour chauffeur, mécanicien ou rameur, Defert parvint néanmoins à vaincre toutes les difficultés et après deux mois de fatigues et de privations de toutes sortes, il put arriver à Suberbieville sans encombre. Ce voyage, qui fut un succès, lui fait le plus grand honneur.

Quelque temps après, avec rien, ou du moins avec des

moyens fort rudimentaires, il installa sur l'Ikopa un jeu de deux turbines de cent chevaux pour lesquelles il avait dû diriger la construction d'un canal de 6 kilomètres.

A lui, également, on doit la construction de magasins, de charpentes métalliques et de plusieurs ateliers d'ajustage.

Defert était un travailleur acharné; il apportait, dans l'accomplissement de sa tâche, le dévouement le plus grand et aussi toutes les capacités désirables; il a toujours su répondre à la confiance que l'on plaçait en lui.

Collaborateur parmi les plus dévoués de M. Suberbie (1), il fut un des premiers pionniers de Madagascar. Par son travail, sa science et son courage, il contribua pour une bonne part à la fondation de Suberbieville.

A ses qualités de travail il joignait une endurance peu commune au pénible labeur qui était son lot, endurance qui l'avait fait appeler par ses chefs et ses collègues, *de fer*.

Il était de fer, en effet; le climat meurtrier de Madagascar n'avait pas eu, jusqu'à présent, de prise sur lui et rien ne savait l'arrêter, il allait toujours droit au but qu'il s'était proposé.

(1) La maison Suberbie s'est associée à nos regrets, en prenant à sa charge tous les frais nécessités par le transport et la pose de la couronne de la Société sur la tombe de notre Camarade.

Sa mort est une grande pertè pour notre nouvelle colonie, perte non moins grande pour nos Écoles, notre Société et pour nous, ses amis, qui perdons en lui un excellent Camarade.

Aussi déposons-nous un souvenir profondément ému sur sa tombe et envoyons-nous à sa famille éplorée nos plus sincères compliments de condoléances.

Puissent les regrets exprimés à l'occasion de la mort de Defert, par tous ceux qui l'ont connu et dont nous nous faisons l'interprète, atténuer, dans la mesure du possible, ce qu'a de cruel et de pénible la mort d'un fils bien-aimé.

Alfred BRUSSELET

(Châl. 1878-81)